

A BOUT PORTANT

Sur la participation du citoyen de tout âge aux enjeux de société qui semblent le dépasser.

■ Vous êtes venu à Bruxelles pour participer à un colloque (1) intitulé «Une nouvelle Europe pour une nouvelle globalisation». Ce thème vous mobilise ?

□ A 75 ans, la liste des causes qui me mobilisent encore est interminable. Et tous les colloques sont prétextes à m'impliquer. Il est plus que jamais vital de rester vigilant et de porter témoignage, où que l'on soit. Même dans un compartiment de train. Raconter, même les choses les plus sérieuses, sur le mode du jeu ou de la satire. A ce propos, la dernière sortie de ce vieux dictateur grotesque me répugne... Faire tomber les certitudes, les masques, en montrant le ridicule de ceux qui les portent, m'a toujours inspiré.

Et tout le monde peut le faire. L'horreur, c'est l'indifférence: c'est un des thèmes de «L'italienne à Alger», la pièce de Rossini dont j'ai réécrit la mise en scène et dont les représentations ont lieu cette semaine à Amsterdam.

■ Pourquoi choisir la communication théâtrale et satirique pour faire passer vos idées ?

□ La satire est souvent plus vraie et laisse plus de traces dans la tête des gens que les autres messages sérieux et édulcorés dont ils sont abreuvés quotidiennement. Et puis, c'est ce que je maîtrise le mieux, avec la peinture. Depuis plus de quarante ans, je la pratique pour assener mes vérités et déranger les bien-pensants.

A l'usine, dans la rue, dans les académies, les églises, les amphithéâtres d'universités ou ceux d'institutions plus sérieuses, comme la Commission européenne aujourd'hui. Savez-vous qu'Aristophane, le père du théâtre, est également le plus fidèle témoin de la Grèce antique ? Aujourd'hui, ce sont ses écrits — et non ceux des historiens classiques — qui relatent le plus objectivement ce qu'Athènes a vécu à cette époque.

■ Comme vous ou Roberto Benigni le faites aujourd'hui ?

□ Ah, Roberto... J'en ai des sueurs: «La vita è bella» est un

des films les plus beaux et justes de ces vingt dernières années. Roberto est un ami; je connais bien — et j'apprécie énormément — les clés qu'il utilise pour faire passer, sur le mode burlesque, des vérités essentielles au grand public.

■ Même à l'heure des médias électroniques, vous continuez à privilégier les canaux classiques pour communiquer...

□ J'ai également utilisé la télévision et j'ai été interdit d'antenne à plusieurs reprises. Il faut dire qu'avec ce mafioso de Berlusconi qui achète le silence de tout le monde... Tous les canaux doivent être exploités pour communiquer, éveiller, faire «mousser». Mais je privilégie le contact direct, l'échange. Il permet de jauger l'état d'endormissement du public et son pouvoir de réaction. Dernièrement, en dialoguant avec des étudiants, j'ai été sidéré de voir combien ils étaient démobilisés, dé-

connectés de l'histoire contemporaine de leur propre pays.

■ Vous avez un exemple ?

□ Des dizaines! Dans les années septante, l'Italie a vécu une

période noire dont presque personne en Europe ne semble vouloir se souvenir. Quarante-cinq attentats, 500 morts. Un gâchis impressionnant aux conséquences insoupçonnées. Et aux commanditaires toujours inconnus. Le pouvoir a d'ailleurs habilement manipulé l'amalgame dans ces affaires: quand j'ai demandé à ces étudiants qui étaient selon eux les responsables de ces attentats, la plupart m'a dit: «les Brigades rouges». Les seuls suspects à avoir été arrêtés et jugés. Très médiatiquement d'ailleurs. Or, seuls quelques attentats leur sont attribués. Et les autres? On sait au

jourd'hui qu'ils ont été commandités par des haut placés du pouvoir. On cite aussi les services secrets américains. Après trente ans de chape de plomb et de manipulations de la vérité historique, voilà ce qu'il reste dans la mémoire collective...

■ Au-delà de ce constat, qu'avez-vous fait ?

□ J'ai proposé aux jeunes de se

rappeler et de battre le rappel. Les académies de plusieurs grandes villes italiennes se sont mobilisées. En sont sorties 45 grandes toiles de peinture magnifiques, toutes faisant référence à un des attentats «oubliés». Puis les étudiants ont déambulé en cortège avec ces toiles, dans les rues des villes, accompagnés de musiciens, de parents des victimes et de sympathisants. Un élan moral spon-

tané et artistique qui me donne chaud au cœur.

■ Vous êtes de tous les combats depuis quarante ans. A-t-on souvent essayé de vous faire taire, ailleurs qu'à la télévision ?

□ Bien sûr. Sans arrêt. La violence du pouvoir se retourne contre celui qui la dénonce. J'ai des dizaines de procès sur les bras. On a mis le feu aux théâtres où mes pièces étaient re-

Dario Fo



Homme de théâtre et peintre, artiste engagé et atypique, prix Nobel de littérature 1997

présentées. On en a plastiqué certains. On m'a agressé physiquement. On s'est même attaqué lâchement à ce que j'ai de plus délicat au monde: ma femme, Franca, actrice et écrivain elle aussi. Elle a été violée sauvagement par quatre sagouins. Je n'ai su que bien plus tard que ce viol était commandité par des officiers des carabinieri (gendarmes italiens). Ils ont même raconté comment ils avaient porté un toast à la réussite de cette mission hautement périlleuse. Comment voulez-vous que je me taise après ça ? A cette époque où le pouvoir de l'argent semble donner le droit à certains de nier toute conscience, dignité et solidarité humaines, j'ai — nous avons tous — un devoir de parole sans réserve. L'immoralisme ambiant des institutions doit être combattu sans repos.

Propos recueillis par PHILIPPE COULÉE

(1) Organisé par la Fédération de la fonction publique européenne dans le grand auditorium de la Commission européenne (bâtiment Charlemagne) le week-end dernier.

La satire est souvent plus vraie et laisse plus de traces dans la tête des gens que les messages sérieux et édulcorés.